

ché sur la croix qui domine une tourelle, lat des ailes et allonge la coucoume s'il avait chanter. L'heure sonnée, la mort et le Christ se penchent le chemin de leur cellule respecti-

Voilà, en abrégé, quelques détails sur ce magnifique chef-d'œuvre: L'inventeur a tout conçu, tout exécuté, et on peut dire, en toute vérité, que le travail n'est pas moins admirable que l'idée. Les rouages sont tous ou en bois ou en cuivre.

Quelle patience pour les faire et leur donner le fini d'exécution si nécessaire à une œuvre de ce genre! Le paysan, pendant le jour travaillait aux champs, et la nuit à la pale laur d'une chaudière, dans un p'tit coin de son grenier, il confectionnait son horloge.

On peut visiter tous les jours le mécanicien et la mécanique; Cusson demeure sur la rive droite du Lot, à une très-petite distance du beau pont d'Aiguillon.

(Conciliateur Agenais)

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 16 AVRIL 1850.

Nous remettons à un prochain numéro des considérations en rapport avec la Lecture de M. Brownson sur le socialisme. On y discute la question de savoir si la Science et le Capital peuvent suffire à résoudre le grand problème Social du jour, l'antagonisme des classes

Lectures de M. Brownson.

Notre tâche, aujourd'hui, est d'analyser la lecture de M. Brownson sur le Socialisme. Le savant Lecteur, nous le répétons, s'est surpassé lui-même en traitant ce sujet d'un si haut intérêt social. Aussi, nous nous déclarons tout d'abord incapable de lui rendre pleine justice.

La lecture précédente n'avait été, en quelque sorte, que le développement des idées renfermées dans ces quatre mots: Autorité, Licence, Despotisme, Licéce. Bien des fois que l'on doit entendre par l'Autorité et par la Liberté; circonscrite chacune dans son ordre et sa sphère propre; les harmoniser entre eux, les mettre en contraste avec leurs opposés, le Despotisme et la Licéce; et enfin, conclure que l'Autorité et la Liberté sont toujours bonnes, la Licéce et le Despotisme toujours mauvais, et appuyer tout cela sur l'histoire; tel avait été le but atteint par M. Brownson dans sa 2e Lecture; et le résultat de ses hautes considérations devait

tendre à l'affermissement des bases sur lesquelles repose la Société. La Lecture sur le Socialisme a pour conséquence la rectification de fausses idées sur le Bonheur, la nullité de tous les systèmes socialistes et leur inefficacité à produire le bonheur qu'ils promettent.

Le Lecteur a d'abord transporté son auditoire au jardin d'Éden, et l'a fait assister au dialogue palpitant d'intérêt entre le Serpent et le Père des hommes. — Sans s'arrêter à l'oreille d'Ève la révolte et l'orgueil sont le spécieux prétexte d'un bonheur semblable à celui de Dieu. — La femme ne put résister au mal caché sous des apparences séduisantes, et depuis, l'homme est en guerre avec lui-même! et le monde se partage en deux camps, l'un marchant vers la vie sous la bannière de l'obéissance et de la vertu, l'autre marchant vers la mort sous le drapeau de la révolte et du péché.

Le 16e siècle fut témoin d'une grande renaissance de la lutte du mal contre le bien; il vit, sous le nom de Réformation, la révolte de l'homme contre Dieu, du temps contre l'éternité. Le char social fortement secoué, semble déplacé de dessus ses bases depuis cette fatale époque. — Avancez, sans doute, mais la condition sociale du monde est loin de s'améliorer en proportion. Les systèmes succèdent aux systèmes, en politique, en économie.

Et le bien-être d'une immense portion du genre humain n'en souffre pas moins une déplorable dépression. Plus la production augmente et plus les producteurs sont pauvres, — singulier contraste que de voir les gens mourir de faim au sein de l'abondance. Plus le peuple nourrit de cochons, moins il mange de lord (liberté). — Au sein de ces vastes agglomérations d'hommes qu'on appelle cités, quels sont les cris qui se distinguent par les fracas de notre industrie? Ce sont les cris de détresse de multitudes qui n'ont rien à faire, ou que la compétition redait à travailler pour trop peu de salaire.

Voilà notre condition sociale. Elle crée une immense classe de prolétaires dont la vie dépend du marché (market). — De là les révolutions, car il n'est rien comme la faim pour rendre docile aux dévotions des perturbateurs de l'ordre. — Delà aussi les efforts pour tirer la société de l'ornière où elle s'est enfoncée. — Le Socialisme est le fruit de ce travail d'effacement.

C'est la prétention du XIXe siècle que la société a été jusqu'ici mal organisée. — Partant de là, on veut la réformer radicalement. — Mais à quel principe a-t-on recours? A un principe tout humain, — on veut que l'homme se régénère lui-même, — on veut que l'humanité réforme, améliore l'humanité. — Certes, ce n'était pas ainsi qu'Archimède prétendait remuer le monde; il exigeait pour cela un point d'appui. Nos utopistes du XIXe siècle sont étranges! pour donner à l'homme le moyen de s'élever, ils lui disent: vous n'avez pas besoin de point d'appui; empoeignez fortement la ceinture de vos ceintures et vous allez vous porter en haut. — Tel est, en substance, le système socialiste de M. Fourier. A ses yeux le grand principe c'est la suprématie l'omnipotence de l'homme. Dans ce système, on ne bannit pas la religion; on consent même à s'en servir; mais à condition qu'elle soit l'humble servante de l'humanité, qui est censée la légitime dominatrice.

Un autre système, c'est celui qui consiste à voir toutes choses et Dieu lui-même dans l'homme, à regarder l'homme comme le centre du monde moral et comme sa loi universelle. Ce système reconnaît douze passions principales dans l'homme, et le bien suprême résulte de leur harmonie. — C'est là, en somme, l'utopie de Robert Owen. — Ce système fait plus que de méconnaître l'homme; il nie Dieu. Il admet en principe que toutes les passions de l'homme sont bonnes, et que tout le mal vient de causes extérieures, et des entraves que les institutions sociales apportent à leur développement.

Sans entrer dans le détail de tous les systèmes socialistes, on peut les ramener tous au principe de la suprématie de l'homme et à cette fausse idée qu'on peut remédier aux maux sociaux sans recours à autre chose qu'à l'homme lui-même.

Les Socialistes y consentent-ils quand ils défient la nature de l'homme? Et d'où vient donc le mal dont les torrents inondent le monde, depuis le commencement? — Si l'homme ne peut se suffire, et opérer son bonheur par sa seule énergie, d'où vient donc que depuis 6,000 ans il n'a pu réaliser les rêves de félicité dont les utopistes le bercent? C'est en vain que l'on répond que le manque de réalisation est attribuable à tel ou tel obstacle.

Ce que l'homme, en effet, n'a pu faire pendant une si longue épreuve, sur quel fondement se croirait-il plus capable de l'opérer aujourd'hui? L'idolâtrie que le XIXe siècle se porte à lui-même, lui fait supposer qu'avant notre âge tout n'a été que ténèbres et que nous sommes aujourd'hui habiles à réaliser l'idéal du bonheur. Illusion! erreur! Nous nous vantons beaucoup trop de notre progrès, — il ressemble plus qu'on ne croit au progrès de ce corps de milice Américain auquel son commandant criait emphatiquement: Soldats, avancez... en arrière... (Soldiers... advance... backward).

Nous pouvons, sans aucun doute, nous glorifier de nos progrès dans la culture des connaissances qui ont la matière pour objet. Mais pour les sciences morales, pour la connaissance des principes, pour la science à proprement parler, et en autant qu'elle implique une plus vaste expansion de la sphère de l'intelligence, ont-ils nos droits à nous croire supérieurs aux âges qui nous ont précédés. Les plus hautes questions de la Philosophie ont été traitées avant nous et mieux que par nous. Notre prétendu progrès n'est d'un pas réel, et l'homme est aujourd'hui ce qu'il a toujours été: il ne saurait être supérieur à sa nature. Il est donc impossible à la société d'opérer au jourd'hui ce qu'elle n'a pu opérer depuis qu'elle existe, et le socialisme qui rêve ce fantasme, est faux dans son principe même. La doctrine qu'il enseigne est également fautive. Quelle est en effet l'idée fondamentale de ce système? C'est que le bonheur consiste dans la satisfaction des facultés matérielles, dans les jouissances des sens. — C'est que les riches sont heureux parce qu'ils sont riches, et les pauvres malheureux parce qu'ils sont pauvres. — Delà ces étranges et absurdes systèmes de nivellement, de partage égal de toutes les richesses. — Vous avez lu les impressions de voyage de nos sensuels touristes; avez-vous remarqué d'autres principes d'appréciation du bonheur d'un peuple que le nombre de ses ateliers — de ses manufactures. Comme si le vrai bonheur se mesurait sur la quantité d'usines d'étoffes manufacturées! — un lieu d'être basé sur un ordre de jouissances bien autrement vrai — sur les délices morales, etc.

Le Lecteur profondément imbu des principes du Catholicisme, a traité avec un suprême dédain, sans prendre même la peine de la réfuter, cette objection que le protestantisme et le sensualisme adressent à notre sainte religion, d'être contraire au bonheur de l'homme. — Il a fait remarquer tout ce qu'une pareille objection dénotait d'abaissement moral, et d'oubli des enseignements de l'Homme-Dieu dont la bouche a proclamé cette maxime: « Cherchez d'abord le royaume des cieux, et toutes ces choses vous seront données comme par surcroît. »

Nous n'entreprendrions pas de suivre M. Brownson dans ses chaleureux et éloquentes développements. La reproduction littérale de cette partie de son discours pourrait seule lui rendre justice. — L'auditeur était si profondément ému. — La réintragung noble et franche des vieilles notions religieuses sur le vrai bonheur, des vieux moyens de la charité catholique, au lieu de la philanthropie philosophique et des utopies des démagogues pour améliorer la condition sociale et civiliser, autant que possible, l'immense plaie de la misère et de la pauvreté, a dû rendre le courage à plus d'un cœur lâche, et verser un mépris profond sur les théories de ces hommes tout matériels qui ne nous apprennent qu'à tourner inutilement la matière pour en tirer un bonheur qui ne saurait s'y trouver.

Messieurs les Commissaires des Portes souffertes par suite des troubles de 1837 et 1838, seront à St. Eustache, jeudi, pour y ouvrir leur enquête. Delà ils iront à St. Benoit.

Le plus grand secret, à l'insu même de ses filles, qui, elles aussi, cependant, soupiraient après le même bonheur.

Mon mari fut jugé digne de soutenir d'une telle cause que Mme S... soutenait de l'autre. Avec quelle joie tous deux se présentèrent-ils à Dieu cette femme forte, cette chrétienne résignée qui, comme son Maître, se disposait à passer du baptême au calvaire. Qu'elle fut touchante quand, revêtant, pour sa première communion, les grâces de son adolescence, elle s'approcha de la Sainte-Table et qu'elle reçut enfin dans les embrassements de son cœur, celui que depuis longtemps elle adorait avec un culte sur l'autel; Celui à qui, depuis longtemps, elle avait dit: Vous êtes vraiment un Dieu caché. Oui, je le confesse, des humiliations de la Croix, vous êtes descendu dans les humiliations de ce sacrement de votre amour où vous demeurez méconnu des autres et souvent outragé et profané par ceux qui portent le nom de vos enfants.

Je la vois encore, quittant, après la cérémonie, le voile blanc dont on avait couvert son front régénéré; je la vois me dire avec son enfantine simplicité: Ne vais-je donc pas mourir? Faudra-t-il vivre demain et les autres jours? Moins servente qu'elle dans mes desirs, je me disais aussi: Mon Dieu! elle a raison; prenez-la, retirez-la d'ici. Que voulez-vous qu'elle devienne maintenant sur la terre? Je l'avoue, tandis que, radieuse, elle regardait sa demeure, je me retirai pleine de ces pensées-là.

Toujours froid et préoccupé, M. W... me sou-

BULLETIN.

Annexion et impression relative au Bill de réciprocité. — Les Offices Publics aux Etats-Unis et en Canada. — Considérations d'un correspondant Américain à ce sujet. — Le Département des Travaux Publics. — Cour Supérieure.

Ceux qui donnent l'exemple du mépris de nos institutions en les conseillant aux autres; — qui ne voient que dans la subversion de notre gouvernement constitutionnel l'accomplissement de réformes que le pays a le droit de demander ou d'exiger lui-même, et qui n'ont été ni proposées à la législature, ni refusées par elle; — qui cherchent à surprendre l'adhésion du peuple à une forme de gouvernement dont il ne connaît encore que le nom; — qui voudraient le lier au régime d'une république étrangère à tous égards, sans avoir à nous offrir contre les éventualités de cette sorte dépendance de meilleure protection que leurs garanties individuelles; qui feignent de ne pas voir que l'avancement matériel du pays, hâte peut-être de quelques années par l'effet du changement qu'ils souhaitent, ne serait obtenu qu'au prix de la nationalité qui nous fut toujours chère, mais dont ils semblent se souvenir plus; — ceux enfin qui, par des assertions de toute espèce ont pu accabler aux Etats-Unis l'idée fautive que l'annexion qu'ils méditent est indispensable au bien-être du Canada, ceux-là, disons-nous, s'ils n'espèrent pas du peuple la récompense de leur étonnant patriotisme, au moins à se féliciter plus que lui de l'habileté particulière qu'ils déploient dans leurs peintures semi-historiques des griefs et de la position actuelle de la Province.

Que l'on croie aux Etats-Unis à la nécessité politique de l'annexion, cette opinion elle-même, déjà formulée par quelques journaux de l'état de New-York, n'est pas une grande affaire. Mais il y aurait à s'étonner beaucoup de ce que le désir de voir se réaliser le projet annexionniste influât plus dans le Congrès sur la passation du bill de réciprocité commerciale — mesure qui, comme on l'a déjà dit, écarte un projet en question à raison de son caractère sophisme enjointe à la dépression momentanée du commerce canadien. Ce fait, amené par les manœuvres du parti de l'agitation, écarte un précédent qui ne serait pas sans inconvénients pour l'avenir. Nous ne disons pas qu'un tel résultat est évident; que l'espérance d'acquiescer à la loi induise tous les approbateurs de la réciprocité à vouloir irrévocablement le rejet de cette mesure; mais la possibilité seule de ce revirement provoqué par les annexionnistes de cette province et par ceux de New-York est un sujet digne de notre attention. Nous n'hésitons pas à faire part à nos lecteurs des considérations dans lesquelles est entré le Montreal Gazette sur cette matière.

« Comme nos lecteurs l'ont vu, nous n'avons jusqu'à ce moment pris aucune part à la discussion de la mesure de Réciprocité actuellement en contemplation entre cette province et les Etats-Unis. Nous n'avons fait que constater à cet égard les opinions mises en circulation par la presse. Aujourd'hui cependant qu'à l'espérance que l'on entretenait d'une décision prompte et satisfaisante pour les parties, de cette question, il paraît succéder une probabilité de s'accroître que l'on ne fera rien de tel sur le devant de la scène, nous nous sommes permis de nous adresser au Congrès Américain, et que, lorsqu'il y sera procédé, les demandes de gouvernement des Etats-Unis seront jugées être d'une nature à les rendre inadmissibles au peuple du Canada. Il est parfaitement à propos, en de telles circonstances, de s'approprier et de méditer sur la politique qui devrait présider à l'avenir à notre commerce avec les Etats-Unis.

« Une impression très répandue paraît dominer aux Etats-Unis, que la prospérité du Canada dépend exclusivement de l'adoption du projet de loi de réciprocité, et que la suppression de cette mesure aura, selon l'opinion de ceux qui pensent ainsi, l'effet d'accroître au lieu que tout autre moyen l'annexion du Canada aux Etats-Unis. Nous ne doutons pas le moins du monde que c'est à quelque impression ridicule de cette espèce, créée, indubitablement, par la presse annexionniste et par des correspondants de feuilles américaines

pour l'annexion, dont les uns et les autres ne sont nullement scrupuleux dans leurs assertions, et qui tous ensemble ont, par des votes numériques, fait au pays le plus grand tort, — que cette mesure, que l'on avait regardé dans l'origine comme étant également avantageuse aux deux pays, est maintenant vue, dans les Etats Unis, avec indifférence pour ne pas dire avec défaveur. Les législateurs américains et la presse des Etats-Unis s'accroissent en fin de compte qu'ils se sont mépris.

« Nous avouons pour notre part que nous n'avons jamais attaché à la réciprocité la même importance que nous lui avons vu quelque fois attribuer. Nous convenons que si le projet de réciprocité, tel que formulé par notre chambre d'Assemblée, devient loi dans les Etats-Unis, il fera disparaître une restriction essentiellement onéreuse. Il y a néanmoins grande raison de penser que l'enlèvement de cet obstacle tournera plus au bénéfice des habitants de l'un qu'à notre avantage.

« Ici la Gazette présente ses calculs pour établir qu'en effet la réciprocité de commerce pourrait ou devrait même ne pas être nullement avantageuse. Peut-être aussi, tout essai qui semble détourner de plus en plus l'attention du plan d'une confédération des provinces anglaises, n'obtiendrait-il que difficilement l'approbation de la Gazette ou celle du parti dont elle est l'organe. Mais, comme elle, nous ne voyons aucune objection à ce que les amis des intérêts de la province s'occupent du sujet qu'elle recommande à leur attention en ces termes:

« L'importance de cette matière se recommande d'elle-même à la considération de toute personne intéressée au bien-être du pays, et nous comptons qu'un des premiers procédés de la législature, lorsqu'elle aura été convoquée, sera de se mettre immédiatement en communication avec les gouvernements de la Jamaïque, de la Barbade, de la Trinitad et de la Guinée Anglaise, afin d'établir un commerce de réciprocité avec nos voisins de ces colonies.

« Je vois rarement un journal du Canada, et ne puis que regretter ce que je trouve dans les colonnes du Tribune, le mal rapporté très indifféremment ce qui se passe dans les provinces. Il domine à semaine dernière un court sommaire du contenu du deuxième manifeste de Montréal, et, notamment, de la partie dans laquelle est présenté un tableau comparatif des offices dans les départements de la justice, de la Législature et de la Milice de l'Etat de New-York et de la Province du Canada. Ce ne sont pas les dépenses ostensibles du gouvernement qui pèsent lourdement sur un peuple, mais plutôt ce que le peuple paie pour honoraire, malversations et débauches. Par exemple, ici le salaire du procureur-général

que. Ce fut alors que Mme S... devint vraiment fange de la famille. Elle ne quitte presque plus cette maison où elle qu'elle avait tenue sur les fonts de Baptême n'avait plus que son petit Charles pour consolation, car Florence, depuis peu, était entrée au Sacré-Cœur.

A continuer.